



Quand les Auvergnats abritaient le monde sous leurs parapluies

Les manufactures angevines et nantaises

[Selon un article du centre Généalogique du Loire-Atlantique, recueilli et offert à Aprogemere par
Louis Le Bail]

Archives Municipales de Nantes , cote 1 O 3394 ;

Quelques dessins d'architecte accompagnent une demande d'autorisation de construire, au 15 bis de la rue de Strasbourg, une manufacture de parapluies ; le propriétaire est Jean Ferradou. Aujourd'hui encore, lorsqu'en arrivant de la cathédrale, on descend l'étroite rue des Carmélites, on arrive devant l'ancienne chapelle de ces religieuses, transformée en « Cinématographe », et devant le « Café du Cinéma », décoré vers 1930 par un voisin, le mosaïste frioulan Grazianna. Une placette avec quelques arbres fait la jonction rue des Carmélites – rue de Strasbourg. De l'autre côté de la grande artère nantaise, un immeuble à l'allure industrielle tranche avec le style bourgeois cosu de la rue.

Ferradou : un patronyme occitan, qui désignait jadis l'homme qui travaillait le fer, qui ferrait les animaux. Beaucoup de hameaux auvergnats conservent précieusement leur « ferradou » : une robuste petite construction en bois, quelquefois en granit, munie de sangles, où l'on « entrave » les bêtes pour les ferrer, d'où le nom de « travail » qu'on lui donne en français du nord. Qui était ce Jean Ferradou ? L'enquête va nous emmener dans le Cantal, dans la banlieue nord d'Aurillac. C'est le « Pays vert », annonce l'office de tourisme ; pour qu'un pays reste vert, il faut l'arroser, n'est ce pas ? Comme sur Nantes, il arrive parfois qu'il pleuve, sur les versants du Plomb du Cantal, mais cela ne chagrine pas du tout les éleveurs du pays, bien au contraire ; les troupeaux de vaches, salers, montbéliardes, limousines, y broutent une herbe abondante qui ne risque pas de les rendre folles. Cette humidité a-t-elle un rapport avec nos manufactures de parapluies ?

L'usage du parapluie prend un véritable essor dans les premières décennies du 19^{ème} siècle. L'instrument n'est plus un signe extérieur de richesse ; on admire, raconte aux enfants Ernest Lavisse, « la simplicité des manières de Louis-Philippe, qui ne faisait pas d'embarras, et qu'on voyait à pied dans les rues, un parapluie à la main. »¹

Daumier a caricaturé le roi bourgeois, un parapluie sus le bras. A cette époque, l'instrument « symbolise les vertus domestiques, l'ordre et l'économie »².

Les Archives du Cantal conservent quelques traces des passeports délivrés aux voyageurs qui voulaient sortir du département ; un cahier nous raconte comment, de 1818 à 1822, fondateurs de marmites, rhabilleurs et chaudronniers émigrent, certains se dirigent vers l'ouest, quelques-uns vers Nantes (François et Pierre Angelvy de Nieudan, Louis Damon de Marmanhac, Martin Delbor d'Aurillac, Pierre Bayort de Jussac, Antoine Barreirier de Rouffiac ...), d'autres, plus nombreux, vers « Bourbon-Vendée », vers Aizenay, Fontenay, Mareuil, Langon, Benet, Challans³

Les colporteurs auvergnats ont ajouté le parapluie à leur panoplie ; dès 1814, le jeune Jacques Chaudon, de Jussac, se déclare marchand de « parasols ». La vente de parapluies et de parasols fait partie des buts du voyage invoqués par Jean Belaubre, de Laroquebrou, qui s'en va à Tarbes, et par son concitoyen Antoine Mousset, à Niort. Jean et Hugues Labassouille, de Jussac, s'en vont à Limoges ; Laurent Bodet, de Rouffiac, a choisi Fontenay-le-Comte ; Raymond Rouquier, de Laroquevieille, Château-Gontier, et Antoine Chaudon, de Marmanhac, Morlaix

Le renouvellement des passeports à quelques mois d'intervalle laisse deviner une émigration saisonnière : pour reconstituer le stock ? Quelques années plus tard (1859, 1872), un registre des

¹ « Histoire de France Cours moyen », Ernest Lavisse, 1926

² Discours de Maurice Gangnat, ancien directeur de la manufacture d'Angers, 3 septembre 1968, cité dans la revue « 303 », 3^{ème} trimestre 1984 (revue culturelle du Conseil Général 44).

³ A.D. Cantal, 47 M 21



passports pour l'étranger nous indique des destinations plus lointaines pour ces marchands de parapluies : la Belgique, et surtout l'Espagne⁴.

Les communes d'origine de nos colporteurs se concentrent dans la partie nord du bassin d'Aurillac : Jussac, Laroquevieille, Saint Cernin, Marmanhac surtout. A Marmanhac, on est cultivateur, bouvier, mais surtout voyageur ; on voyage à travers la France, l'Europe du nord-ouest, vers l'Espagne .

L'Espagne : une destination dont on ne revient pas toujours indemne ; les quelques pièces d'or qu'on en rapporte sont bien tentantes, les chemins du retour ne sont pas très sûrs, et les expéditions guerrières de Napoléon ne sont pas faites pour développer l'amitié entre les peuples. Les pères sont très souvent absents pour plusieurs mois lors des événements familiaux, naissance ou décès de leur enfant ; une dame Saupiquet, lasse d'attendre - depuis sept ans ! - son époux, s'est mise en ménage avec un voisin avec lequel elle a deux enfants. Lorsqu'on a suffisamment marché, on trouve un point de chute, on se sédentarise.

Vers 1850, Alexandre Périer, originaire de Marmanhac lui aussi, ouvre à Aurillac une manufacture de parapluies ; chaudronnier itinérant, c'est au cours de ses pérégrinations dans les Deux-Sèvres qu'il aurait découvert cet artisanat. Un artisanat qui devient rapidement une industrie, laquelle, au début du 20ème siècle, fait tourner cinq entreprises, occupe un millier de personnes dans le chef-lieu du Cantal, exporte en Europe et dans les colonies⁵ .

L'apparition de nouveaux matériaux, au 19ème siècle, a dû favoriser cette étonnante évolution ; les fanons de cétacés qui sont à l'origine des « baleines » de parapluie, ont été avantageusement remplacés par de l'acier, plus solide, plus souple, plus économique. La main d'œuvre est un prolétariat féminin durement exploité ; les ouvrières, coupeuses, piqueuses, ourleuses, payées à la pièce, travaillent à domicile ; elles utilisent de coûteuses machines à coudre qu'elles doivent acheter, à tempérament, au patron ; il se rembourse sur le salaire de l'ouvrière. A l'atelier, une redoutable « receveuse » examine les ouvrages, refoule impitoyablement les pièces imparfaites, que l'ouvrière devra recommencer sans être payée.

Au début du 20ème siècle, quelques grèves retentissantes mettront en émoi la paisible cité auvergnate. L'atelier est le domaine des hommes, les carcassiers qui préparent les « carcasses » métalliques, ceux qui travaillent les manches et les poignées, et les voyageurs de commerce.

Une petite colonie auvergnate se fixe à Angers au début du 19ème siècle. Une notice du « dictionnaire des rues » de la ville décrit le parcours des Sarret : Jean Sarret, né à Marmanhac en 1809, commence par être chaudronnier itinérant, c'est une tradition, dans cette commune. Puis il accompagne un colporteur de parapluies, circule en Bretagne, en Vendée, et fin 1834, début 1835, se fixe à Angers⁶. Le 27 août 1836, il épouse Françoise Terrasse, née à Angers en 1817, d'une famille originaire des environs de Besse-en-Chandesse, dans le Puy de Dôme. Guillaume Terrasse, le père, et Marie Dauché, la mère, sont marchands de parapluies installés rue Bourgeoise à Angers, comme François Terrasse, le frère de Guillaume, qui tient boutique rue de la Tannerie. ...

Les témoins du mariage sont un oncle de la mariée, Pierre Dauché, marchand de parapluies rue Saint Laud ; un cousin germain, Pierre Farradoux, marchand de parapluies rue Beaurepaire ; un autre oncle, Pierre Farradoux, vitrier peintre rue Pinte ; et le frère jumeau du marié, Pierre Sarret, lui aussi marchand de parapluies.

Les deux jumeaux ont échappé à la conscription de la classe 1829, l'un parce qu'il a tiré un bon numéro, l'autre parce qu'il a pu se payer un remplaçant. La boutique de parapluies a dû connaître un certain succès, puisqu'il s'y ajoute bientôt une fabrique, la maison Sarret – Terrasse, ou « Parasolerie Française », qui emploie 3 à 400 personnes et produit 3 000 pièces par jour⁷.

Les fabricants de parapluies se sont rapproché de la Maine ; ils ont investi la rue Boisnet ; « *En 1880, note un catalogue d'exposition, la rue Boisnet aurait pu être dénommée rue Sarret : Jean Sarret était au 21 et au 23, Pierre au 38 et Antoine au 46.* »⁸

Citons aussi au 33 (précédemment au 49) leur concurrent Pierre Pertus, né en 1845 à Laroquevieille, près de Marmanhac, dont la mère s'appelait Marie-Anne Ferradou, un patronyme que nous allons bientôt rencontrer à Nantes .

⁴ A.D. Cantal, 47 M 5

⁵ « *Histoire des rues d'Aurillac* », Claude Grimmer, 2002

⁶ *Il est à Angers depuis vingt mois, dit son acte de mariage daté du 27 août 1836*

⁷ *Dominique Letellier et Olivier Biguet, « La fabrique de parapluies Lafarge à Angers », revue « 303 », n°3, 3ème trimestre 1984*

⁸ « *Marques de fabrique, fabriques de marque* », catalogue de l'exposition, Angers, 2007



En 1880, Marie-Léontine, une des filles de Pierre Sarret, épouse, bien sûr, un fabricant de parapluies. Jean-Justin-Edouard Lafarge, dit Edouard, est né en 1855 à Saint Christophe les Gorges, pas très loin de Jussac et de Marmanhac. Les parents Lafarge se sont établis à Amiens, d'où arrive Edouard.

Les Maisons Pierre Sarret cadet et Lafarge – Sarret deviennent la « Manufacture de Parapluies et Ombrelles Léon Lafarge – Sarret ». Léon a d'abord été l'associé de son frère Edouard, avant de lui succéder à la tête de l'entreprise. En 1885, la manufacture a quitté la rue Boisnet, où elle était installée en face de la « Parasolerie Française », pour de nouveaux bâtiments avenue Besnardière, dans la zone de Saint Serge.

Elle est devenue une des premières manufactures françaises de parapluies, avec une production qui atteint le million de pièces par an. L'usine angevine du Ferro-Laiton fournit les pièces métalliques. Les deux fils Lafarge sont morts à la guerre 1914-1918 ; ce sont les gendres, Paul Bailliou et Jacques Gangnat, qui secondent leur beau-père et développent encore l'affaire⁹.

En 1950 encore, la S.A.R.L. « *Anciens établissements Léon Lafarge* » dépose au Tribunal de Commerce sa marque de fabrique, « Abritas, fabrication française ». Elle lance le « *Tom Pouce* », crée un parapluie coloré pour dame, le « *Chamberlain* », en ... 1940 ; ce n'était pas vraiment le bon moment : l'image du Premier Ministre anglais, avec son parapluie, allait être bientôt sévèrement censurée.

L'usine a fermé ses portes en 1984, mais Angers garde le souvenir de ses fabricants de parapluies, avec une rue Sarret-Terrasse dans le centre-ville, un tombeau Léon Lafarge dans le cimetière Est. Cela aurait pu laisser à Angers un beau patrimoine industriel ; pour loger les Angevins, on a détruit la belle manufacture de l'avenue Besnardière et on l'a remplacée par un immeuble. A l'arrière, un pâté de petites maisons toutes semblables semble bien être la cité ouvrière que l'entreprise avait fait construire pour son personnel. Rue Boisnet, les maisons des anciennes manufactures existent toujours, mais rien n'y rappelle l'activité passée. Seule, la Maison Pertus a gardé son enseigne ; après s'être reconvertie dans la fabrication du mobilier de jardin (qu'on utilise avec les parasols !), elle est devenue aujourd'hui un magasin qui vend de beaux meubles modernes.

Au 19^{ème} siècle, Angers n'est pas la seule ville où l'on fabrique des parapluies ; les patronymes des fabricants révèlent souvent une origine occitane : Berru à Périgueux, Neyrat-Peyronne à Châlons-sur-Saône, Cinqualbre à Nancy, Courbebaisse à la Rochelle, Nègrevergne à Bordeaux, Ribe à Saint Brieuc Nantes n'y a pas échappé.

Les « *Etrennes nantaises* », ces petits almanachs qui chaque année, jusqu'à la première guerre mondiale, nous fournissent d'abondantes listes de commerçants, d'artisans et d'industriels nantais, signalent huit de ces fabricants, en 1841 ; le sieur Chauvé aîné, 12 rue Crébillon et 2 rue Boileau, à l'enseigne « Au Minaret », s'offre un peu de « *pub* » ; il « *prévient MM. les pacotilleurs qu'ils auront dans ses magasins un choix considérable de PARAPLUIES et OMBRELLES, à des prix très avantageux pour l'exportation. Il s'occupe également de la confection des CHEMISES blanches et de couleurs, pour hommes.* »

Il a des concurrents : Counil, au carrefour de la Casserie ; Dupont, 17 rue Crébillon ; Fontelives aîné, 12 Basse Grande-Rue, et Fontelives jeune, rue d'Orléans ; Morillon, rue d'Orléans ; P. Perron, rue d'Orléans ; Dominique Vaisset, 9 rue Crébillon. En 1846, ils sont treize, avec un Devèze 1 rue Crébillon, un Tourde rue Bonsecours, un Laymet passage Pommeraye. Devèze, Counil, Fontelives, avec ces patronymes, on peut difficilement cacher des origines occitanes ; on rencontre de nombreux Tourde dans le bassin d'Aurillac, et à cette époque, les Vaisset, les Laymet, abondent dans la région d'Allanche, dans le nord du Cantal. En 1852, nos marchands-fabricants nantais sont vingt et un, et vingt-cinq en 1855 ...

En 1843, Louis Pommeraye ouvre son fameux Passage entre la rue de la Fosse et la rue Santeuil. Antoine Laymet y a installé son magasin de parapluies ; « *en face [du n° 2, magasin du coutelier Saraméa], la vitrine de M. Laymet, marchand de cannes et de parapluies, est vide, et Louis Pommeraye, gérant du passage, va l'assigner en justice, car, selon le bail, il est « obligé à tenir son magasin meublé et garni de marchandises » pour ne pas porter préjudice à l'aspect général de la galerie.* »¹⁰

La boutique est probablement louée à la société Pommeraye : Antoine Laymet ne figure pas dans les registres de la propriété bâtie. Le Cantalou Dominique Vaisset s'est établi lui aussi depuis 1849 dans le Passage Pommeraye, dans la galerie du haut, tandis que Géraud Vaisset, fils du boulanger

⁹ « *Marques de fabrique, fabriques de marque* »

¹⁰ André Péron, « *Le Passage Pommeraye* », Coiffard, Nantes, 1996



d'Allanche, où il est né en 1838, fabrique des parapluies rue du Puits d'Argent, où s'ouvrent les fenêtres de l'arrière de la célèbre galerie. Dominique Vaisset emploie des compatriotes ; les demoiselles Bernus, Adèle, Louise et Joséphine, sont demoiselles de magasin, Pierre Bernus est ouvrier.

En 1866, Dominique Vaisset a laissé le 8 du passage Pommeraye à Eugène Bernus qui est marchand de parapluies, avec sa sœur Joséphine et son frère Pierre. Les Bernus, comme leur domestique Marie Chavanon, sont originaires d'Allanche. Rue du Puits d'Argent, Géraud Vaisset semble être devenu « Justin », un prénom qui fait plus nantais ?

En 1846, le patronyme Sarret apparaît pour la première fois dans les « *Etrennes nantaises* », au 22 rue de la Fosse ; le sieur Laymet lui a-t-il cédé sa boutique ? l'immeuble fait l'angle de la rue et du passage Pommeraye. La rue de la Fosse est tortueuse, plusieurs maisons à pans de bois menacent ruine, mais c'est une des rues les plus commerçantes de la ville. Du côté des numéros impairs, le parfumeur Sarradin tient boutique¹¹, ainsi que le fameux pâtissier Merceron¹², et au n° 12, on trouve le célèbre opticien Pédralio (Pedraglio). En 1856, nous apprend le registre du recensement, le marchand de parapluies Pierre Sarret s'est aussi installé passage Pommeraye, dans la Galerie des Statues, avec son épouse Marie Coué et sa fille Léontine ; c'est un frère du Pierre Sarret d'Angers ; on ne dispose pas encore, à cette époque, des époustouflantes collections des feuilletons télévisés, et il arrive souvent que le même prénom soit partagé par deux ou trois frères ou sœurs. Notre Pierre a 42 ans ; il est né à Marmanhac. On le rencontre de temps en temps à Angers : l'oncle Pierre de Nantes est témoin d'un mariage, d'une déclaration de naissance.

La fabrique serait aussi une « fourchetterie », un atelier où l'on assemble les pièces métalliques de la « carcasse »¹³.

En 1861, la famille Sarret est toujours présente passage Pommeraye. Cette année-là, les Sarret de la rue de la Fosse et les Sarret – Terrasse d'Angers présentent leurs parapluies à la grande Exposition nantaise organisée sur les Cours ; s'ils n'obtiennent ni l'un, ni l'autre, la grande médaille de l'Impératrice, le Nantais a tout de même droit à une mention honorable, et l'Angevin à une médaille d'argent. En 1869, Jean-Gustave, le fils du Pierre Sarret nantais, a épousé Catherine-Elisabeth Ferradou ; voilà donc les Ferradou qui arrivent dans notre histoire ; une famille présente dans la région depuis des années : les cousins « *Farradoux* » que nous avons rencontrés à Angers sont très probablement des Ferradou.

La généalogie Ferradou nous emmène une fois de plus dans le Cantal, à Marmanhac, à Jussac, à Saint Simon, avec des ancêtres, on s'en serait douté, chaudronniers itinérants, « *rhabilleurs* » de dinanderies, de parapluies, mais aussi notables : de 1870 à 1874, les registres de la mairie de Marmanhac sont signés par Pierre Ferradou, et à partir de 1889, par Jean-Pierre Ferradou, maires de la commune.

C'est en 1901 qu'un Ferradou fabricant de parapluies apparaît dans les « *Etrennes nantaises* », avec pour adresse les galeries du passage Pommeraye, tandis que les Sarret, « *jeune et fils* », disparaissent en 1904, et sont remplacés au 22 de la rue de la Fosse par la maison « *Delbos et Ferradou* »¹⁴. Des Delbos originaires de la région de Marmanhac, où Jean Delbos est né en 1857. En 1919, la maison Joseph Ferradou, « *Manufacture de parapluies et ombrelles, commission, exportation* », est établie à Nantes, 3 rue du Puits d'Argent et passage Pommeraye, galerie Régnier.

1922 – Le magazine « *La Science et la Vie* » s'émerveille : partout, des machines perfectionnées remplacent avantageusement la main de l'ouvrier, qui n'a plus qu'à surveiller la mécanique, et encore ... Les fabriques de parapluies elles-mêmes se mécanisent ; les machines étirent, découpent, façonnent, emboutissent, soudent l'acier suédois, assemblent les carcasses métalliques.

On n'a « *plus qu'à fixer la poignée au manche et à garnir d'étoffe la monture. Ce dernier travail n'est pas sans être délicat, car c'est du goût du monteur, du choix de l'étoffe, de l'élégance de la poignée que dépend la valeur de l'objet, la carcasse étant la même pour tous, et ne demandant qu'à être solide et légère.* »¹⁵.

¹¹ A l'emplacement de la librairie Coiffard actuelle

¹² A l'emplacement de la pharmacie de la rue de la Fosse

¹³ Revue « 303 », article cité.

¹⁴ « *Je ne lui connais pas de descendance [à Jean-Gustave Sarret], ce qui expliquerait le transfert de l'entreprise à M. J. Delbos* », suggère M. Michel Ferradou

¹⁵ « *Je ne lui connais pas de descendance [à Jean-Gustave Sarret], ce qui expliquerait le transfert de l'entreprise à M. J. Delbos* », suggère M. Michel Ferradou



En janvier 1923, Jean-Pierre Ferradou, le gendre de Joseph Ferradou, a entendu la voix du Progrès. Il a demandé un permis de construire au 15 bis de la rue de Strasbourg ; les Archives Municipales en conservent le dossier : un dessin bleu d'architecte représente la façade de la bâtisse ; au fronton, il a été prévu d'inscrire : « *Manufacture de parapluies Ferradou* ».

L'architecte Guibert dessine les plans, l'entreprise Ducos effectue le travail : un immeuble comprenant trois niveaux, sur deux caves voûtées. L'établissement fabrique parapluies, ombrelles et cannes en gros, tandis que Antoinette Guilmet, née Ferradou, vend les mêmes articles, 22 rue de la Fosse, au détail. Jean-Pierre Ferradou est décédé en 1924 ; son épouse, Yvonne Ferradou, est devenue propriétaire de la manufacture . Elle se remarie avec l'ingénieur René Jacques. La manufacture est-elle victime des crises économiques, et aussi des fantaisies de la mode ?

Le directeur de la grande manufacture d'Angers signale, à la fin des années 30, « *une offensive générale des fabricants d'imperméables qui tournaient en ridicule le parapluie* ». A la fin des années qui précèdent la guerre, ce sont les Messageries Hachette qui occupent le bâtiment, et la nouvelle adresse de l'entreprise est : « *Jacques - Ferradou, 1 bis, quai de Tourville* », un emplacement occupé aujourd'hui par l'Université de Nantes. Une fiche d'enregistrement du Tribunal de Commerce précise : « *cessation le 1er - 7 - 47* ». Une dernière fiche, succincte, indique : « *Jacques née Ferradou, réparations de matériel électrique, moteurs, transformations, Nantes, 3 rue Bayard* ».

Les parapluies de Nantes tombent dans l'oubli.

Il est difficile de juger de l'importance qu'ont eue ces manufactures nantaises ; une enquête dans les registres de recensement (ce ne sont pas des modèles de rigueur) de Nantes révèle, en 1921, « *chez Ferradou* », une demi-douzaine de salariés : un coupeur, un ouvrier et une ouvrière, un carcassier, une employée, et un employé de commerce, Joseph Leroux, qu'on retrouve en 1936 comme directeur commercial. En 1926, un gardien, Henri Rousseau, et son épouse habitent au 15 bis de la rue de Strasbourg.

A Aurillac, après la seconde guerre mondiale, le parapluie a connu un spectaculaire rebond. Marcel Sauvagnat aurait voulu être pilote, la guerre en a décidé autrement, il devient, sans l'ombre d'une vocation, « *prof* » de latin. Son père, qui pour occuper sa retraite s'était reconverti « dans le parapluie », avait racheté une vieille manufacture d'Aurillac, celle, paraît-il, qu'avait créée Alexandre Périer vers 1850. Au décès de M. Sauvagnat père,

Marcel a 25 ans et doit reprendre l'affaire, invendable ; en quelques années, la réussite est éclatante : il utilise le nylon de couleur, le rilsan, casse les prix, utilise la publicité ; le petit atelier est remplacé par une vaste usine où l'on fabrique entièrement le parapluie à partir de la matière première achetée : feuilard et tissu.

Un million et demi de pièces sortent chaque année de l'usine ; en 1972, l'Union Soviétique lui commande l'installation d'une usine aussi importante à Moscou. « *Le roi du parapluie est français* », titre Paris-Match¹⁶. Sauvagnat ne pourra résister à l'arrivée des parapluies coréens et chinois ; dans quelles conditions sont-ils fabriqués ? la clientèle n'a que faire de ces détails, ne regarde que le prix. Le réveil, en 1979, est très dur ; l'entreprise ferme et licencie ses 750 employés.

Pourtant, la fabrication continue encore, en France, à Autun, à Aurillac. Aurillac a gardé son titre de capitale française du parapluie ; Piganiol et la SOFRAP , les deux entreprises rescapées, se sont regroupées pour créer ensemble une marque déposée, « *L'aurillac* » , qui s'est réservé la fabrication haut de gamme : « *la Rolls-Royce du parapluie* », titrait une revue auvergnate ; une « *Rolls* » à prix abordable, heureusement.

Gérard Delos a imaginé un parapluie carré, dont chaque couverture reproduit une œuvre picturale : à l'abri sous un tableau du Musée d'Orsay ! Ce sont des « *aurillac* » qui abriteraient les personnalités reçues à l'Élysée, et les pilotes de Formule 1 lorsqu'il pleut sur le circuit.

Le « *pépin* », le « *pébroque* » plus ou moins imperméable qui se met en chandelle au moindre coup de vent et qu'on abandonne dans le caniveau, ce n'est pas du tout le genre des manufactures cantaliennes !

Lois Le Bail
(Automne 2008 – printemps 2009)

¹⁶ Reportage de l'hebdomadaire Paris-Match, vers 1975



Sources :

Indiquées en notes, ainsi que, pour la généalogie, les registres d'état-civil des communes concernées, les listes électorales, les recensements de population, l'aide de MM. Michel et Daniel Ferradou, descendants des Ferradou du Cantal, et celle de Madame Lejoly-Mazelié, de Jussac.

Iconographie :

Bulletin électoral Ferradou, Marmanhac 1913



Buvard publicitaire



En tête de lettre Lafarge – Sarret 1894





En tête de lettre Neyrat, Autun 1921



Un « ferradou » restauré à Lieutadès



Fête des fleurs août 1910 : « il pleut sur Nantes ... »

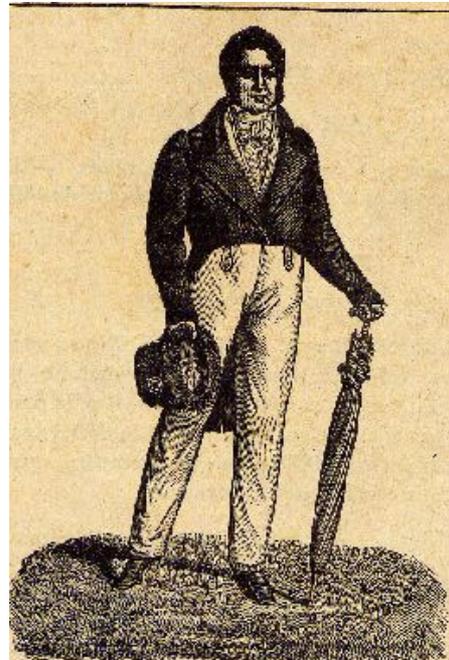




En tête Freyssage – Gire, Autun 1938



Louis-Philippe et son parapluie



La manufacture Lafarge – Sarret à Angers vers 1910





Carte publicitaire Jacques – Ferradou, Nantes, vers 1938



Manufacture Delbos – Ferradou, Nantes 1914



Nantes, rue de la Fosse (vers 1910 ?) : un parapluie sur l'enseigne signale le magasin.

